

Regards sur la France et les Français dans *Une année en Provence* de Peter Mayle

Florica Mateoc
Université d'Oradea, Roumanie



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 5 - 2012
pp. 279-290

Résumé : Le Britannique Peter Mayle est devenu un écrivain fameux grâce à la France et aux Français, « son unique raison d'écrire », si l'on croit à ses dires. Le « phénomène Mayle », cette relation particulière qui s'est établie entre son parcours littéraire et une région française (Provence), s'est déclenché par la parution de son livre *A Year in Provence/ Une année en Provence*, le premier d'une longue série sur ces endroits où il a choisi de vivre. La rénovation de sa maison provençale (son espace privé) se superpose à la construction d'un espace imaginaire (l'espace public) qui se fait pendant un cycle complet, un an où chaque mois y met une pierre. Des images diverses, des habitudes bizarres et des traditions inédites définissent un mode de vie simple, ancestral que l'écrivain veut adopter. Des portraits de personnages presque mythiques peuplent cet espace édenique et prennent contour pour configurer une identité collective, l'identité provençale. Notre propos est d'en relever les facettes dans la vision de ce Britannique francophile qui rompt délibérément ses appartenances identitaires pour se construire d'autres, à la française.

Mots-clés : France, Français, Provence, identité, mode de vie, tradition.

Summary: The British writer Peter Mayle has become famous thanks to France and the French, "his only reason for writing", according to his own words. The "Mayle phenomenon", the particular relationship between his literary career and a French region, Provence, emerged after the publication of *A Year in Provence/ Une année en Provence*, the first in a long series of works dedicated to this place where he chose to live. The redecoration of his Provence house (his private space) is inscribed in the construction of an imaginary space (the public space), both developing during a complete cycle, a year, over the course of which, each month, he adds a new brick in the wall. Various episodes, bizarre attitudes and unusual traditions define a simple, ancestral way of life which the writer gladly adopts. Figures of almost mythical stature people this Edenic space and serve to foreground a collective, Provence identity. Our purpose is to highlight the various ingredients constitutive of such an identity in the opinion of this Francophile British writer, who deliberately suspends his own identity in order to adopt a new one, *à la française*.

Keywords: France, French, Provence, identity, way of life, tradition.

Introduction

La France, les Français, leur mode de vie, leur langue et leur culture ont toujours fasciné les écrivains étrangers. Parmi eux, les Anglo-Saxons ont entretenu avec l'Hexagone une relation ambivalente, d'amour et de haine, héritée d'une longue histoire de rivalité entre les deux peuples et les deux langues. Venant de la Grande-Bretagne, de l'Amérique du Nord ou même de l'Australie, ces écrivains sont fascinés par les multiples visages du pays, par les appartenances identitaires de ce peuple qui possède non seulement l'orgueil d'une grande mission civilisatrice et d'une langue distinguée mais aussi les petits plaisirs de la vie.

Les vieilles choses à la française, (le jardin à la française, le service à la française, le souper à la française, la cuisine à la française) voire « l'exception française », le paradoxe français, le plaisir de la table et la joie de vivre les passionnent et les poussent à les découvrir « in situ ». En dehors de Paris, lieu privilégié, la Provence se trouve dans les préférences de ceux qui cherchent un petit coin paisible. « Que demander de plus ? » s'écriait Thomas Jefferson qui a passé par la Provence en 1787 admirant son architecture romane, son ciel et ses couleurs. D'ailleurs, cet espace a été fréquenté depuis très longtemps par des poètes d'origine et d'époques très différentes, de Pétrarque à René Char et par des peintres comme Van Gogh, Cézanne et Picasso qui l'adoraient. S'y rejoignent les romanciers nés dans la région qui sont de véritables écrivains du terroir comme : Frédéric Mistral, Marcel Pagnol, Alphonse Daudet et Jean Giono.

Mais la Provence est devenue aussi à côté de Paris et des Parisiens le sujet d'un nouveau courant littéraire apparu aux États-Unis pendant les derniers vingt ans. Il s'agit de « literature of accommodation » (littérature d'intégration ou d'adaptation). Comme le remarque Edward C. Knox dans son article « A Literature of Accommodation » :

“There are two relatively separate strains in accommodation literature, depending on the setting. Some are set explicitly in the provinces, usually Provence, and seek out sensuous experience through food and climate, as well as village or rural life as a form of contact with a past soon to be, if not already, lost. The others, set more or less explicitly in Paris, tend to deal more with issues of intellectual and artistic culture, as well as institutional practices”. (Knox, 2003: 95)

Ce filon littéraire, paru aux États-Unis, éclate dans les années 90 avec le Britannique Peter Mayle. L'ancien publicitaire est devenu un écrivain fameux grâce à la France et aux Français, « son unique raison d'écrire », si l'on croit à ses dires. Il raconte dans une interview l'histoire de sa relation avec ce pays qui a inspiré sa vie et sans lequel il serait resté un inconnu. Faire la connaissance de la France à 19 ans par la visite de Paris, ce fut pour lui « an eye-opening experience » et, à la fois, un choc culturel car à Paris il découvre les modes de vie des Français tellement différents de ceux des Anglais. Le désir de vivre et de manger comme eux devient un rêve qui s'accomplit plus tard, après une visite en Provence. Il tombe amoureux de cette région et choisit de quitter volontairement son lieu natal pour s'installer dans un petit village du Lubéron.

C'est le début du « phénomène Mayle », cette relation particulière qui se développe entre ces endroits et son parcours littéraire. La région devient pour lui un « axis mundi », qu'il se propose de scruter dans une longue série de livres dont *A Year in Provence* (*Une année en Provence*) est le premier. Paradoxalement, ce livre est devenu un best-

seller même s'il a été écrit par accident, sans aucun projet nourri d'avance. L'auteur a souligné maintes fois, lors des interviews, qu'il avait eu l'intention d'écrire un roman après avoir signé un contrat avec une maison d'édition anglaise. Il a vendu sa maison à Londres (1987) et s'est retiré en Provence pour mener à terme son projet. En panne d'inspiration mais, sous la magie de l'endroit, il écrit son histoire d'adaptation dans le petit village de Ménerbes. Le nouveau milieu s'est avéré être un vrai catalyseur puisqu'il réussit à écrire très vite cette chronique qu'il publie en 1989 ; ce fut un énorme succès en Angleterre où le livre a été vendu en un million d'exemplaires. Il a été ensuite traduit en plusieurs langues (28) et vendu globalement en presque six millions d'exemplaires.

I. « Literature of accommodation ? »

Même si *Une année en Provence* peut s'encadrer dans la « littérature d'adaptation », on pourrait se poser une suite de questions supplémentaires : à quel genre ce livre appartient-il ? Est-ce un roman ? Un essai ? Un reportage ? Il n'est pas facile de l'encadrer dans une certaine forme littéraire. A une première lecture, il semble être l'histoire de l'installation de l'écrivain dans la campagne provençale. Il apparaît par endroits des figures insolites et des coutumes dont la représentation tient plutôt de la fiction. Le livre est à la fois un journal inhabituel qui ne suit pas l'ordre des jours mais des mois de l'année, ceux-ci servant d'ailleurs pour titres de ses douze chapitres. L'auteur a l'air d'un innocent curieux qui regarde avec compréhension et avec une douce ironie tout ce qu'il voit. Des images diverses et inédites se dressent sous sa plume pour configurer une identité collective, l'identité provençale. Notre propos est d'en relever les facettes et d'analyser le regard sur les Français de ce Britannique atypique qui choisit de changer son identité à la suite de cette rencontre interculturelle.

Il faudrait d'abord souligner que ce topos a été aussi le favori d'autres représentants de cette "literature of accommodation" comme Richard Goodman, Yvone Lenard ou Patricia Wells qui se rapprochent dans leur vision sur la Provence.¹ Il se pose alors la question : par quoi le livre de Peter Mayle se distingue-t-il des autres ? Qu'est-ce qu'il apporte de nouveau ? Même si la dimension rhétorique n'entre pas dans notre problématique, il faut quand même souligner que son livre se différencie par sa forme de pseudo-journal qui lui donne l'occasion de consigner tout ce qui se passe dans la région pendant le cycle complet d'un an. Ce ne sont pas des notations dissipés, faites au hasard, mais tout est relié et organisé selon la succession naturelle des saisons, depuis le premier janvier jusqu'au Noël prochain, ce qui rend l'image plus véridique. Cette façon d'écrire permet à l'écrivain d'introduire des éléments nouveaux ou de renforcer d'autres pour configurer l'identité française en général et surtout l'identité provençale. Son point de vue est d'autant plus pertinent qu'il est d'abord celui d'un observateur extérieur, d'un étranger et, en plus, celui d'un Britannique qui veut suspendre son identité, la mettre entre parenthèses et se faire accepter à tout prix par les Provençaux, essayant d'adopter leur mode de vie. Cette attitude d'anthropologue de la vie rurale est soulignée aussi par Joanne P. Sharp dans *Writing over the Map of Provence. The Touristic Therapy of A Year in Provence*:

"It seems that it is the non-conflictual rural idyll that was behind the books' popularity. Mayle achieved this effect via two textual devices: an 'anthropological' mode of writing and the construction of an image of community which resonates with the Gemeinschaft of traditional belief systems in comparison with the mediated Gesellschaft of Mayle's previous way of life." (Sharp, 1999 : 202)

Se sent-il étranger parmi les Provençaux ? Comment le voient-ils ? Tout au début du livre, il suggère sa volonté de quitter rapidement le lieu natal et la facilité de se séparer des siens :

« Et maintenant, non sans nous surprendre nous-mêmes, nous avons sauté le pas. Nous avons acheté une maison, nous avons pris des leçons de français, nous avons fait nos adieux, nous avons expédié là-bas nos deux chiens : nous étions devenus des étrangers sur la terre française. Tout s'était passé très vite - presque sur une toquade. Nous avons visité la maison le matin et, à l'heure du dîner, dans notre tête nous avons déjà emménagé. » (Mayle, 1994 : 12)

Son exil volontaire ne connaît aucune des épreuves qu'un vrai étranger doit subir dans un pays d'adoption et surtout en France où la société semble être cloisonnée. Il ne connaît pas l'attitude de rejet ou l'orgueil exacerbé des Français envers les Autres, comme le montre Julia Kristeva dans son essai *Étrangers à nous-mêmes*.² Par contre, il se lie d'amitié avec ses voisins et avec d'autres villageois qui respectent sa différence lorsqu'ils le surnomment « l'Anglais ».

II. Singularités de la Provence

1. La campagne

La rénovation de sa maison, son espace privé, se superpose à la construction d'un espace imaginaire de la région. Ce n'est pas par hasard que les travaux ont lieu pendant un an parce que chaque mois met une pierre dans la configuration des deux types d'espace : public et privé. Les rythmes des Provençaux s'harmonisent avec ceux de la nature ; il s'agit non seulement de la succession naturelle des saisons mais aussi des rythmes imposés par les travaux agricoles ou par l'élevage: le nettoyage des sarments dans les vignobles, les préparatifs pour faire sortir le bétail dans les prés, la plantation et le sarclage de la vigne, la cueillette des cerises, les vendanges. La relation des Provençaux avec le temps est très particulière, s'agissant surtout d'un étirement sans fin. L'auteur en est étonné et finit par adopter leur vision sur la dimension temporelle, tellement différente de celle des Anglais :

« Nous découvrîmes qu'en Provence le temps est une denrée très élastique, même quand on l'évoque en termes clairs et précis. Un petit quart d'heure signifie dans le courant de la journée. Demain veut dire dans le courant de cette semaine. Et le segment de temps le plus élastique, une quinzaine, peut signifier trois semaines, deux mois ou l'an prochain, mais jamais, au grand jamais, quinze jours. » (1994 : 63)

L'imaginaire provençal est dominé par les villages et les hameaux blottis dans les collines sans négliger cependant l'espace citadin représenté surtout par la ville d'Aix en Provence. L'œil agile du géographe Peter Mayle surprend l'unicité de la campagne et décrit en détail le Mont Lubéron, ses vallées profondes, peuplées de fauves et d'oiseaux, la végétation méditerranéenne formée de thym, de lavande et de champignons. Un silence et une solitude profonds règnent partout, de sorte qu'on peut marcher pendant des heures sans voir âme qui vive. Cet espace bucolique qu'on peut trouver de moins en moins dans la vie moderne se rapproche de l'espace primordial. L'écrivain réunit quelques éléments pour l'identifier : l'odeur de la fumée de bois brûlé, « l'une des odeurs les plus primitives de la vie » (1994 : 22), l'âtre pour cuisiner, les plats paysans de

l'été et de l'hiver, les signes météo du chasseur Antoine Rivière. Celui-ci peut prévoir le temps selon l'agitation des rats de son grenier ou selon l'apparition de la nouvelle lune.

2. Les Provençaux mythiques

Il y vit des gens étranges par leur isolement et par leurs habitudes comme cet homme des montagnes qui colle parfaitement à ce milieu ; on dirait qu'il descend de la préhistoire. Connue aux environs par ses excentricités et surtout par sa fameuse recette de civet de renard, il a l'air d'un personnage mythique :

« Il était en tenue de combat : blouson de camouflage taché, casquette militaire à large visière, cartouchière en bandoulière et fusil à pompe. Son visage avait la couleur et la texture d'un steak cuit un peu vite, avec un nez en forme de coin à fendre le bois qui faisait saillie au-dessus d'une grosse moustache jaunie de nicotine...

- On ne mange pas de renard en Angleterre ?...

- Non, on ne mange pas de renard en Angleterre...

Il pencha la tête de côté, stupéfait. - Ils sont bizarres les Anglais.

Là-dessus, avec entrain et en s'accompagnant de gestes explicites, il décrit ce que les gens civilisés faisaient d'un renard, et que j'en prenne bonne note ! Civet de renard à la façon de Rivière. » (1994 : 29-30)

Il se distingue encore par sa haine envers les étrangers, justifiant son sentiment par les dégâts que les touristes étrangers font à ce monde paradisiaque. Ce personnage devient paranoïaque lorsqu'il décide de clôturer sa propriété par tous les moyens possibles, pensant même à mettre des « pièges à feu ». Massot trahit la xénophobie de certains Français et, en plus, il est un Provençal de souche qui aime son pays et qui veut le garder immaculé le plus longtemps possible.

« - Vous voyez ça ? Ces salauds. Ils arrivent la nuit comme des voleurs et partent tôt le matin. Des saloperies partout.

Il me montra deux boîtes de sardines vides et une bouteille de vin : c'était la preuve irréfutable que ses ennemis jurés, les campeurs allemands, avaient abusivement pénétré dans son domaine privé du parc national. C'était déjà odieux en soi, mais les campeurs n'avaient eu que mépris pour son subtil système de défense, faisant rouler les grosses pierres pour faire une brèche dans le rempart et - les sales voleurs ! - arrachant les panneaux annonçant la présence des vipères. » (1994 : 153)

De la même aire mythique fait partie le truffiste, occupation singulière en Provence, vu que le Vaucluse est l'un des endroits où se cachent les champignons précieux. Le temps favori pour les chercher est le mois d'octobre. L'écrivain s'avère être un connaisseur de ses particularités ; en vrai botaniste, il se lance à décrire la truffe et à expliquer l'origine de son goût unique, sa rareté et son prix exorbitant. En outre, il remarque l'étrangeté des villageois qui demandent l'aide des pharmaciens dont certains mettent à leur disposition des ouvrages de référence sur toutes les espèces de champignons connues par l'homme. Le chapitre dédié au mois d'octobre commence justement par la description de la chasse aux truffes. L'écrivain surprend tous les détails de l'accoutrement du truffiste et de ses gestes :

« *Debout, l'homme contemplant la mousse et les broussailles autour des racines d'un vieux chêne-liège. Il avait la jambe droite enfoncée dans une cuissarde de pêcheur en caoutchouc vert. A l'autre pied, une chaussure de course. Il tenait devant lui un long bâton et portait un panier à provisions en plastique bleu.* » (1994 : 211)

Dans la présentation de ces personnages singuliers, l'auteur ne perd pas l'occasion d'exprimer son admiration, son étonnement ou même sa désapprobation à l'égard de leurs occupations, de leurs loisirs et de leurs passions comme dans le cas du chasseur de sangliers, un certain Monsieur Dufour, l'épicier du village. Il tuait même les jeunes sangliers, les marcassins, et tout cela, pour leur goût délicieux. Tout en gardant encore une appartenance de sa vieille identité, notamment le respect et l'amour des animaux, Mayle déteste la soif de sang des chasseurs provençaux. Son auto-ironie est évidente lorsqu'il avoue avoir oublié ses principes pour se réjouir d'un bon plat de lapin.

« *Et aussi longtemps que je préférerai voir un sanglier sur pied plutôt que de le retrouver dans mon assiette, je ne serai jamais un Français d'adoption. Qu'il garde donc son culte de l'estomac : je conserverai un détachement de civilisé au milieu de ces brutes assoiffées de sang qui m'entouraient. Cette suffisance persista jusqu'au dîner. Huguette nous avait donné un lapin sauvage que ma femme avait accommodé aux herbes et à la moutarde. J'en repris deux fois. La sauce, épaissie de sang était merveilleuse.* » (1994 : 240)

3. Fêtes et traditions

Des traditions et des fêtes ancestrales rendent légitime un mode de vie : la fête du vin et la course de chèvres auxquelles l'auteur participe effectivement.

Les vigneronnes sont organisés en confréries qui ont leurs propres codes et exigences. Lorsqu'ils reçoivent de nouveaux membres, ils organisent un bal où des plats choisis sont arrosés d'énormes quantités de vin et de champagne. Il faut suivre une véritable mise en scène où se remarquent les discours, l'hymne des vigneronnes en provençal avec les paroles de Frédéric Mistral, le vin d'honneur, le repas, la bonne humeur et la danse frénétique qui suggère la vitalité et la joie de vivre. Les hommes et les femmes sont endimanchés, trahissant leur simplicité par un manque de goût dans l'harmonisation des couleurs ou par la qualité de leurs vêtements et de leurs chaussures. On fait la connaissance d'une boisson typique, le marc ; c'est une eau de vie obtenue par la distillation du résidu des grains de raisin pressés, appelé « le trou provençal ».

La course de chèvres se déroule selon un rituel bien établi : une dizaine de participantes avec leurs entraîneurs provoquent les spectateurs à parier et à s'amuser dans une atmosphère de fête où l'ancien contraste avec le moderne représenté par la musique de Cher. Les chèvres sont de vraies sportives portant des casquettes, des vestes et des numéros. Le fait de ne pas être capables de répondre aux commandes des organisateurs, crée un désordre général d'un comique irrésistible.

L'auteur n'oublie pas de rappeler l'un des loisirs très chers aux Provençaux, la pétanque ou le jeu de boules, dont il a étudié la technique avec des professionnels. Il en décrit les détails et le règlement particulier dans le Lubéron où ce jeu est toujours relié à l'étirement du temps et à un verre d'alcool. L'imaginaire provençal est complété par les marchés bigarrés dont l'aspect change en fonction des saisons. L'écrivain se plaît à les

visiter, tout en observant la diversité des produits exposés, les réactions de la foule et surtout les gestes des maîtresses de maison pour en faire le meilleur choix.

L'espace urbain occupe moins de place dans le livre, faisant surtout référence à la ville d'Aix. L'auteur surprend l'atmosphère du centre ville dans le boulevard Cours Mirabeau, qu'il considère « la plus belle avenue de France » (1994 : 137). Amoureux des cafés français, même de ceux des petits villages, il a choisi de décrire celui qui s'appelle « Les deux garçons ».

« J'ai aimé presque tous les cafés où j'ai jamais mis les pieds en France, même les petits bistrotts de villages où les mouches sont plus nombreuses que les clients, mais j'ai un faible pour les cafés qui s'étendent le long du cours Mirabeau et un faible tout particulier pour Les deux garçons. Des générations de propriétaires se sont succédé, glissant leurs bénéfiques sous leur matelas, résistant à toute idée de refaire la décoration... L'intérieur a donc gardé à peu près le même aspect qu'il devait avoir au début du siècle... » (1994 : 137-8)

Ce milieu lui éveille l'imagination et c'est pourquoi il présente en détails la mise en scène d'une petite pièce de théâtre ayant comme protagoniste une jeune étudiante, cliente du café. Il est conscient qu'en France, le café représente non seulement un lieu de socialisation mais aussi un topos culturel à longue tradition.

Ce qui le frappe surtout dans la ville c'est l'architecture, le style roman et le dépôt médiéval « Les Matériaux d'antan » qui contient toute sorte d'objets en pierre : des statues, des arcs de triomphe romans, des bancs et des tables pour le jardin, des amphores, des vases, des colonnes etc. Ce magasin était complètement ouvert, sans garde, malgré l'attitude exagérée des Français de se protéger contre les voleurs. C'est pour l'auteur une bonne occasion d'ironiser doucement leur habitude.

« Fait inhabituel dans un pays si résolu à protéger ses biens qu'il abrite la plus forte densité de cadenas d'Europe, l'endroit était ouvert à tous les vents : pas de clôture, pas de panneau menaçant, pas de bergers allemands au poil hérissé tirant sur leurs chaînes et pas trace de propriétaire. » (1994 : 141-2)

4. « Les gens de peu »

Les regards de l'auteur sont dirigés dans la majeure partie du livre vers les figures ordinaires, ces « gens de peu », comme les appelle Pierre Sansot dont le point de vue est très proche de celui de Peter Mayle :

« Le peu ne présuppose pas la petitesse ou la mesquinerie mais plutôt un certain champ dans lequel il est possible d'exceller ou de se montrer médiocre... Se nourrir, se vêtir, rêver, aller au travail, se promener, user de son corps et de son regard pour observer les autres, superposer les différents paysages qui nous sont les plus familiers, quoi de plus ordinaire et quoi de plus fondamental dans l'existence d'un homme qui appartient à un groupe social déterminé ! » (Sansot, 1991 : 11)

L'écrivain observe ces gens et décrit leur attitude devant le travail, les loisirs, le manger et le boire, la vie en général. Les travaux de rénovation de sa maison représentent un bon prétexte pour faire passer devant les yeux du lecteur toute une galerie de portraits d'ouvriers non-conformistes : Colombani, le plombier, Pierrot, le tailleur de pierre,

Didier, le maçon avec son équipe, Ramon, Zanchi, le menuisier, Bernard, le pisciniste. Tous les métiers du bâtiment sont représentés. Les ouvriers de Peter Mayle ne sont pas des gens simples, par contre ils se distinguent par leur nature complexe. Ce sont des artisans qui définissent très bien l'identité provençale avec sa conception sur le temps, sur le travail et sur le passe-temps. On assiste au même étirement du temps puisqu'ils commencent les travaux en février, ils s'arrêtent, ils reviennent et ils finissent à peine avant Noël grâce au stratagème de Jennie, la femme de l'auteur. Pour presser les ouvriers à mettre fin au chantier de la maison, elle leur avance l'invitation de venir déjeuner chez eux avec leurs femmes pour fêter l'achèvement des travaux.

Cette attitude des Provençaux pourrait s'expliquer par le fait qu'ils n'ont pas une conception pragmatique sur le temps et sur le travail mais ils respectent un rituel ancestral : à midi pile, ils arrêtent le travail et se régaler d'un long déjeuner pantagruélique. En plus, ces artisans sont des gens passionnés qui, en dehors des heures de travail, jouent d'un instrument (Colombani joue de la clarinette) ou bien ils vont au café, ils font des collections de toute sorte d'accessoires spécifiques à leur métier ou ils créent de nouveaux modèles de décorations comme le fait le ferronnier qui connaît les styles du XVIIIe et du XIXe siècles.

III. Identité française (provençale) / Identité anglaise

1. Le plaisir de la table

Parmi les traits de l'identité française, l'auteur insiste sur la joie de vivre qui reçoit des nuances particulières dans la région. Il la rend visible non seulement par la description détaillée de quelques scènes de travail mais surtout par le plaisir de manger et de boire. L'écrivain surprend l'enthousiasme, la vitalité, la gaieté des ouvriers qui parlent haut, qui chantent et qui sifflent pendant le travail. Quant au plaisir de la table, un autre trait identitaire des Français qui les distingue nettement des Anglais, Peter Mayle relève l'importance des repas, le mélange de gourmand et de gourmet mais surtout la dimension socio-culturelle de la gastronomie française. Tout se situe au plus haut degré soit qu'il s'agisse de la quantité ou de la qualité de la nourriture :

« C'était un repas que jamais nous n'oublierons : plus précisément, c'était une succession de repas que nous n'oublierons jamais car cela dépassait les frontières gastronomiques de tout ce que nous avons connu aussi bien en quantité qu'en durée... Ce soir-là nous avons mangé pour l'Angleterre tout entière. » (1994 : 24)

C'est encore la singularité des recettes provençales qui attire l'attention de l'Anglais et de sa femme. Il énumère avec précision des noms de plats qui ont fait leur délice à l'occasion des invitations chez les voisins ou dans les restaurants des alentours : civet de lapin, pâté de lapin, de sanglier et de grives, terrine à base de porc rehaussée d'un peu de marc, petits oignons doux marinés dans une sauce tomate fraîche, daube d'agneau, aioli, fantaisie du chef, etc. L'auteur est surpris de découvrir des restaurants particuliers même dans les hameaux les plus isolés comme celui de Buoux qui se remarque par ses menus bon marché et par sa cuisine simple, en apparence, mais très riche et diverse. Il s'y arrête pour mettre en évidence les quatorze types d'hors d'œuvres énumérés avec précision : « cœurs d'artichauts, beignets de petites sardines frites, taboulé bien relevé, morue à la crème, champignons marinés, bébés calamars, tapenade, petits oignons frits dans une sauce à la

tomate fraîche, céleri et pois chiches, radis et petites tomates, moules froides » (1994 : 126). Il est frappé par les saveurs de la cuisine provençale, par la variété des menus et surtout par celle du pain dont un certain Monsieur Auzet offre une vraie carte. Ce boulanger produit et vend dix-huit types de pain dont quatre s'harmonisent parfaitement avec les crudités et le reste est recommandé pour divers plats. Ce qui le frappe c'est la grande consommation de vin qui pourrait justifier le « French paradox ».

Même si Peter Mayle ne se propose pas de faire une comparaison explicite entre les modes de vie des deux peuples, il ne peut pas s'abstenir d'être plus franc lorsqu'il s'agit de leur mentalité à l'égard de la gastronomie :

« Pourquoi était-ce si difficile de manger bien et bon marché à Londres ? Tout emplit de la facile sagesse post-prandiale, nous en arrivâmes à la conclusion que les Anglais vont moins souvent au restaurant que les Français et que, quand ils le font, ils veulent être impressionnés aussi bien que nourris : ils veulent des bouteilles de vin dans des paniers, des rince-doigts, des menus longs comme un court roman et des additions dont ils puissent se vanter. » (1994 : 127)

Il faut admettre que, dans *Une année en Provence*, on peut facilement observer la différence culturelle entre les Français et les Anglais dans leur attitude à l'égard de la cuisine et de la nourriture. L'écrivain a adopté très vite le plaisir de manger et la convivialité des Provençaux sans perdre toutefois l'occasion de se moquer doucement de l'habitude fondamentale de tous les Français : « Le Provençal a une horloge dans l'estomac. Et le déjeuner constitue son unique concession à la ponctualité. On mange à midi ! Et pas une seconde plus tard » (1994 : 163). Même si les amis anglais, Susan et Ted, sont charmés par tout ce qui est provençal, il arrive que la nourriture fasse mal à Susan de sorte que l'auteur tire une conclusion générale pleine d'humour : « elle était allergique au Midi » (1994 : 147). Le mal de son amie lui donne l'occasion d'identifier quelques éléments qui définissent la région, en contraste avec l'Angleterre et avec d'autres régions septentrionales. L'attribut général est « vigoureux » : les températures extrêmes, les grosses pluies, le mistral, « brutal, épuisant » (147), la nourriture pleine de saveurs, le vin « jeune et trompeur » (147), bu en quantités astronomiques.

2. La communication

Ce qui fascine et embarrasse en même temps l'écrivain c'est la communication des Provençaux, verbale mais surtout non-verbale. La langue comme appartenance identitaire essentielle, comme besoin d'existence, est l'un des obstacles qu'il essaie de surmonter dans son évolution identitaire. Malgré le fait qu'il soit le représentant d'une langue mondiale, il veut à tout prix apprendre le français, le provençal même. Tout au début, il se sent coincé pour n'avoir presque rien compris du discours de ses voisins. Il saisit bien la différence entre le français standard qu'il avait appris à l'aide des livres et l'accent provençal qui lui crée des difficultés de compréhension. L'important est qu'il s'efforce de comprendre, d'apprendre davantage d'un jour à l'autre.

On peut trouver dans *Une année en Provence* une forme de dialogue interculturel, visible surtout dans sa variante originale où l'écrivain glisse des mots français désignant surtout des noms de documents (« la carte grise »), des noms de plats ou des recettes de cuisine (« fantaisie du chef », « daube d'agneau ») etc. Des bribes de cette « langue pleine de force et de soleil » apparaissent dans le texte sous la forme de quelques mots

et d'expressions fréquemment employés dont il transcrit la prononciation particulière : « demang » (demain), « vang » (vin), « mesong » (maison) « paing » (pain) », « jus de raiseng » (jus de raisin), « c'est bieng ». Nous pensons que l'écrivain le fait pour être plus près de la réalité locale qu'il veut connaître à fond. Ainsi, la langue devient-elle une appartenance essentielle de l'identité provençale comme le souligne Joanne Sharp :

“Perhaps more significantly, Mayle writes out the Provençal dialect. Here he reminds the reader that he is talking about a particular place: he is indicating even to those who speak textbook French that he is recounting a specific place, a place that cannot be understood from reading, but must be experienced—must be heard in the original Provençal pronunciation—in order to understand it.” (Sharp, 1999 : 205)

En outre, l'écrivain prend plaisir à décrire les subtilités phonétiques de ce dialecte si différent du français soigné :

« C'était un patois superbe et confus qui émanait du fond de la gorge et subissait un brouillage subtil dans les fosses nasales avant de faire surface sous forme de paroles. A travers les remous et les tourbillons du provençal, on arrivait à vaguement reconnaître des sons à demi familiers... mais ils (les mots) étaient débités à un rythme de mitrailleuse, souvent agrémentés d'une voyelle accolée à la fin pour le plaisir. » (1994 : 14)

Mais ce qui choque l'auteur c'est l'art des Provençaux de communiquer à l'aide du corps ; les organes les plus impliqués sont les mains et les épaules. L'intensité des gestes est reliée à l'importance du sujet abordé. On a affaire à une variété de mouvements qui correspondent à la définition de la communication non-verbale. En effet, comme le croit Jacques Corraze, le terme s'applique à des gestes, à des postures, à des orientations du corps, à des singularités somatiques, naturelles ou artificielles, voire à des organisations d'objets, à des rapports de distance entre les individus, grâce auxquels une information est émise (Corraze, 2001 : 42). La manière de s'embrasser à la provençale et surtout la proxémique étonnent l'auteur qui ne perd pas l'occasion d'ironiser lorsqu'il parle d'une expérience traumatisante. C'est une exagération de sa part parce qu'il change d'opinion assez vite et conclut que les gestes représentent un trait essentiel des Provençaux : « J'étais fasciné par les subtilités du rituel mondain, par la gestuelle qui constitue un élément essentiel de toute rencontre en Provence. » (1994 : 133)

Si les Provençaux se remarquent par tant de singularités, ils ne font pas exception au grand défaut des Français, la bureaucratie. Peter Mayle a dû subir lui aussi les conséquences de ce qu'il appelle « la course à la paperasserie » ou « les eaux troubles de la démocratie française » (1994 : 32) lors de l'achat de sa maison. Il ne manque pas d'humour lorsqu'il affirme que la bureaucratie et la gastronomie sont les deux domaines dans lesquels la France est championne (35). Malgré tout, sa conclusion est que la France est un pays démocratique et que les Français n'en sont pas conscients.

Conclusion

Après une année passée en Provence, Peter Mayle s'est facilement adapté à un autre mode de vie, si différent de celui anglais. Il ne regrette rien de son passé ni n'éprouve aucun brin de nostalgie du lieu natal. Comme représentant de marque de la littérature d'adaptation, le Britannique ne se sent pas du tout étranger en France, par contre, il

s'assume la voix d'un bon Français et s'implique dans la vie quotidienne locale ; ainsi peut-il observer de près les qualités et les travers des Provençaux, leur mode de vie et leurs excentricités. Sa déculturation n'est pas ennuyante et oppressante mais elle se fait de bon gré. Avoir une maison à lui, avoir un chez-soi, c'est avoir de la stabilité mais l'ambition de la modifier trahit le désir de changer son existence, son identité.

L'écrivain relève la singularité de la Provence et de ses habitants. Il fait la connaissance des personnages mythiques et s'efforce de vivre comme les gens de la campagne. Le fait qu'il veuille adopter à tout prix le mode de vie rural pourrait être interprété comme un désir de l'homme actuel de fuir la modernité et de mener une vie simple dans un monde prémoderne. D'ailleurs, la France et surtout la Provence ont beaucoup contribué à apaiser l'esprit de l'auteur, fatigué par le tumulte des grandes villes pendant son travail dans la publicité. Il a réussi à dévoiler aux lecteurs le cachet de cette région, non seulement par l'image de la campagne et de la ville mais aussi par la description détaillée des fêtes et des traditions locales qui gardent encore leur authenticité. Les « gens de peu » de Peter Mayle sont des artisans sensibles qui connaissent la joie de vivre et surtout le plaisir de la table. L'auteur offre un véritable guide culinaire dans la présentation des délices de gastronomie provençale. La bureaucratie, la conception sur le temps, la sociabilité et la façon de communiquer sont d'autres traits identitaires que l'écrivain met en lumière dans son « journal » d'intégration dans le nouveau monde.

On pourrait apprécier que son acculturation est presque complète puisqu'il rejette ironiquement ses concitoyens et craint leurs visites inopportunes : « Sans doute, à la façon habituelle de l'Anglais itinérant, allait-il surgir un jour prochain juste avant le déjeuner » (1994 : 144). Même si l'auteur ne fait pas une comparaison explicite entre les deux mentalités, française et anglaise, il fait souvent des remarques ponctuelles sur la gastronomie. Amoureux de la vie simple, il a une attitude ironique et méprisante envers les citadins qui possèdent des résidences secondaires dans la région et qui se remarquent par leur arrogance et par leur richesse ostentatoire.

Même s'il lui reste encore beaucoup à voir et à faire dans la région, Peter Mayle est content d'avoir un foyer et de se sentir chez lui. Ses regards sur la France et les Français sont un mélange d'admiration, d'étonnement, de respect, d'ironie fine et de critique légère. Il est un Britannique atypique qui a renoncé à ses appartenances identitaires pour se construire d'autres à la française.

Bibliographie

- Corraze, Jacques. 2001. *Les communications non-verbales*. Paris : PUF.
- Knox, Edward C. 2003. "A Literature of Accommodation". *French Politics, Culture and Society*, vol. 21/2003. Berghahn Books, Inc. : 95.
- Kristeva, Julia. 1991. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Éditions Gallimard.
- Lafont, Robert. 2004. *Le sud ou l'autre : La France et son midi*. Aix-en-Provence : Édisud.
- Mayle, Peter. 1994. *Une année en Provence*. Paris : Nil Éditions.
- Nazet, Marion. 1992. *Cuisine et fêtes en Provence*. Aix-en-Provence : Édisud.

Northcutt ,Wayne. 1996. *The Regions of France. A Reference Guide to History and Culture*. Westport, Connecticut : Greenwood Press.

Sansot, Pierre. 1991. *Les gens de peu*. Paris : PUF.

Sharp, Joanne, P. 1999. "Writing over the Map of Provence. The Touristic Therapy of *A Year in Provence*". In J. Duncan and D. Gregory (eds.), *Writes of Passage. Reading Travel Writing*. London : Routledge.

Sources électroniques

<http://www.petermayle.com/> (réf. du 06/11 /2010)

<http://www.republique-des-lettres.fr/949-peter-mayle.php> (réf. du 30/11/2010)

http://www.hebdo.ch/peter_mayle_9344_.html (réf. du 02/12/2010)

<http://www.connexionfrance.com/peter-mayle-interview-a-year-in-provence-20-years-10512-news-article.html> (réf. du 10/12/2010)

Notes

¹ Les écrivains mentionnés, tous d'origine américaine, n'ont pas seulement relevé les stéréotypes culturels provençaux mais ils ont décrit aussi leur propre processus de transformation identitaire à la rencontre d'un pays et d'une région tellement rêvée. Dans *The Magic of Provence* (2000, New York, Elysian Editions), Yvone Lenard rappelle tous les éléments qui définissent la magie de la Provence : le paysage, le jardin, le climat, la rencontre avec le mistral, le pastis, le vin et toute la gastronomie provençale. Patricia Wells dans *Patricia Wells at Home in Provence: Recipes Inspired by Her Farmhouse in Provence*. (1996, New York, Scribner) et Richard Goodman dans *French Dirt: The Story of a Garden in the South of France* (1991, New York, Harper) ont trouvé dans leur jardin provençal un antidote contre la vie tumultueuse des grandes villes américaines. Parallèlement au travail de modification de leur maison, ils décrivent aussi leurs efforts de rapprochement de la France et des Français.

² Dans son essai *Étrangers à nous-mêmes* (1991 : 95), J. Kristeva explique cette attitude des Français envers les étrangers. Elle considère que la France ne possède ni la tolérance du protestantisme anglo-américain ni la capacité d'assimilation des Latino-Américains, ni l'attitude de rejet des Allemands ou des Slaves. Les Français possèdent une fierté nationale qui exclut les étrangers et tout cela provient d'un type de civilisation qui croit aux valeurs créées le long du temps à l'abri des grandes invasions et mélanges de peuples, renforcées par l'absolutisme monarchique et, plus tard, par le centralisme républicain. Quoiqu'acceptés légalement et administrativement, les étrangers se sentent toujours des étrangers par l'emploi maladroit du français. Ils se voient discréditer dans les yeux des Français qui s'identifient plus que d'autres peuples avec leur langue soignée.